

ENSEIGNER LE NÉERLANDAIS DANS LES UNIVERSITÉS FRANÇAISES À L'HORIZON 2020

Ces derniers temps, dans le nord de la France, la région où je travaille, les choses bougent autour du néerlandais. Une association (Réseau initiative pour le néerlandais) s'est créée en 2013, qui fait une promotion active de la langue des voisins immédiats dans le Nord - Pas-de-Calais¹; les collections littéraires de la bibliothèque de l'ancien Institut Néerlandais ont rejoint la bibliothèque centrale de l'université de Lille 3, et cette même université a organisé en février 2013 une «quinzaine néerlandophone» afin de mettre à l'honneur l'une des (nombreuses) langues qu'elle enseigne². À l'avenir, l'université souhaite accueillir chaque année un ou deux événements culturels ponctuels autour du néerlandais.

Belle occasion de réfléchir, justement, à l'avenir de l'enseignement de cette langue dans les universités françaises. Le néerlandais est parlé par 23 millions de personnes, mais, de toutes les langues qui entourent la francophonie, c'est de loin la moins connue, la moins apprise. Sa présence dans l'enseignement supérieur en France est plus que discrète, presque clandestine. Elle a disparu de certaines universités où elle était encore enseignée il y a dix ans et, là où elle subsiste, elle ne connaît pas de développement spectaculaire. Dans l'académie de Lille même, où quelque 7 000 élèves apprennent le néerlandais à l'école élémentaire, au collège ou au lycée, bien peu, dirait-on, savent trouver le chemin de l'université pour y parfaire leurs connaissances. Pourtant, quel profit ne tirerait-on pas, non seulement dans la zone frontalière, mais dans tant d'autres régions françaises, de la pratique de cette langue qui est celle de millions de touristes qui visitent chaque année la France et se fixent volontiers dans ses campagnes? La langue aussi d'une région ou d'un pays où, pour des jeunes gens décidés, il est encore facile de trouver du travail. Pourquoi une langue certes exotique pour des Latins, mais somme toute relativement simple et amusante à parler, ne fait-elle pas plus d'adeptes? Et comment rehausser son attrait?

Ces questions, je me les pose ici en amoureux de la langue néerlandaise, mais sans être investi d'aucune responsabilité. J'ai cessé d'enseigner il y a vingt-deux ans et mon activité actuelle n'a qu'un lointain rapport avec la didactique des langues. Je ne parlerai donc pas de la

situation institutionnelle, budgétaire, fonctionnelle des divers départements de néerlandais dans les établissements français, laissant ce sujet aux enseignants encore en pleine activité. Je me contente de lancer quelques idées sur les formes idéales que pourrait prendre cet enseignement. Ces idées n'engagent que moi et n'ont d'autre fin que de susciter un débat.

LES MALHEURS DE L'ÉTUDIANT NOMADE

Tout étudiant, au premier chef l'étudiant linguiste, est désormais confronté à l'«ardente obligation» de la mobilité. Mais l'étudiant de néerlandais qui effectue un stage ou un échange Erasmus risque d'être plongé dans un univers linguistique bien différent de ses attentes. Aux Pays-Bas, les universités ont fondé avec succès leur politique d'internationalisation sur l'anglais. Elles attendent des étudiants étrangers qu'elles accueillent un certain niveau d'anglais et les aident éventuellement à améliorer leur compétence en ce domaine. À l'inverse, rien n'est fait pour inciter les étudiants étrangers à apprendre le néerlandais ou à perfectionner leur pratique, et même les programmes consacrés à l'histoire et à la culture des Pays-Bas sont le plus souvent dispensés en anglais. Une partie de la population néerlandaise vit aujourd'hui en situation de quasi-diglossie: l'anglais y est devenu la langue majoritaire de l'enseignement supérieur, de la recherche et de la communication professionnelle dans les grandes entreprises. Les cadres et d'une façon générale les personnes hautement qualifiées parlent au travail une autre langue que chez eux. Pourquoi, dès lors, aider un étranger à apprendre «la langue de la maison, de la cuisine et du jardin»? On peut seulement espérer que le monde académique néerlandais s'aperçoive bientôt des inconvénients du «tout anglais» et en corrige les excès.

En Flandre, notre étudiant en mobilité connaîtra d'autres déboires. Certes, pour d'évidentes raisons historiques, le néerlandais est encore à l'honneur dans l'enseignement supérieur flamand. Mais en dehors de la salle de cours (et parfois aussi entre ses murs), l'étudiant sera confronté à une langue de communication qui lui paraîtra en grande partie inconnue. Il y a gros à parier qu'il sera capable de poser des questions, mais non de comprendre les réponses. Car rien ne l'aura préparé à la complexité de la situation linguistique où il se retrouvera. Pour la décrire à très gros traits, disons que la langue néerlandaise se présente en Flandre sous trois espèces: les dialectes locaux, sans doute moins pratiqués qu'autrefois mais résistant bien; la langue officielle, très proche de celle des Pays-Bas sans y être identique, qu'on lit dans la presse et entend au journal télévisé ou dans quelques rares programmes; et puis un objet mal identifié mais omniprésent, véhicule de la communication courante, qu'on appelle faute de mieux la «langue intermédiaire». Elle mérite qu'on s'y arrête un instant. Elle se différencie de la langue standard par des traits bien marqués: absence de distinction entre tutoiement et vouvoiement, formes verbales spécifiques, prononciation, syntaxe et lexique bien à elle. On l'entend partout, non seulement dans la rue et à la maison, mais aussi au théâtre, dans les séries télévisées, dans ce jeune cinéma flamand en plein essor et dans le discours de certains leaders politiques. Cela fait beaucoup. Pourtant, son existence a quelque chose de clandestin. Les puristes, souvent faiseurs d'opinion en matière de langue, feignent de l'ignorer ou la traitent de tous les noms: «flamand des lotissements» ou même «usurpateur boiteux»³, deux termes nés de la verve intarissable de l'écrivain Geert van Istendael et qui ont fait florès. Mais elle est là pour rester.

«FAIRE DE LA RÉALITÉ LINGUISTIQUE LE SUJET DE L'ENSEIGNEMENT» : LE NÉERLANDAIS, LANGUE PLURICENTRIQUE

Comment mieux préparer les étudiants de néerlandais à l'environnement linguistique qu'ils découvriront aux Pays-Bas ou en Flandre? Cette question, deux enseignants de néerlandais langue étrangère en Allemagne, Janneke Diepeveen et Matthias Hüning, se la posaient dans un intéressant article publié récemment dans la revue de culture générale *Ons Erfdeel*⁴. Pour être efficace, disent-ils en substance, l'enseignement d'une langue devrait toujours partir de la situation réelle de celle-ci dans les sociétés où elle est parlée. Beaucoup de langues, dans le monde, sont présentes dans plusieurs pays, parfois même sur plusieurs continents, et cette diversité géographique correspond naturellement à des différences linguistiques. En Europe même, nous comprenons très bien que l'allemand d'Allemagne et celui de l'Autriche ou de la Suisse ne soient pas exactement les mêmes. Les linguistes parlent alors d'une «langue pluricentrique». Mais nous avons beaucoup plus de mal à admettre qu'une petite aire linguistique comme celle du néerlandais ne soit pas homogène. Or entre les Pays-Bas et la Flandre belge, les différences sont nombreuses et parfois profondes. Et puis, ne l'oublions pas, le néerlandais s'est aussi acclimaté sous les tropiques, au Surinam ou aux Antilles.

«À notre avis, écrivent Diepeveen et Hüning, le caractère pluricentrique du néerlandais ne doit pas être considéré comme un problème pour l'enseignement du néerlandais langue étrangère, mais plutôt comme un défi.» Comment le relever? Les auteurs proposent - entre autres choses - d'intégrer la «langue intermédiaire» dans l'enseignement du néerlandais *extra muros*. Voici, transposé au contexte du nord de la France, ce que cela pourrait donner.

Après quatre ou cinq semestres d'enseignement de base, donc centré sur la norme communément admise, celle des Pays-Bas, on pourrait consacrer plusieurs modules à l'observation des spécificités du néerlandais de Flandre: d'abord la langue standard du Sud, un peu différente de celle du Nord; puis les caractéristiques de la «langue intermédiaire». Celle-ci présente une frontière poreuse avec les dialectes - surtout le brabançon - si bien que son étude pourrait inclure des éléments de dialectologie, une discipline bien absente de la néerlandistique *extra muros*. On pourrait en profiter pour donner aux étudiants quelques notions de compréhension passive des dialectes de Flandre-Occidentale, qui sont pour les Nordistes la vraie «langue des voisins».

En dehors d'une visée pragmatique, y a-t-il aussi un intérêt scientifique à étudier la «langue intermédiaire»? Sa morphologie et sa structure peuvent nous renseigner sur les mécanismes d'évolution du néerlandais. En outre, les débats virulents qu'elle suscite éclairent l'histoire de l'émancipation des Flamands et de leurs rapports avec les «Hollandais».

Dans un article déjà ancien⁵, Désirée Schyns et moi-même avons plaidé pour l'introduction de la notion de «néerlandophonie», englobant les divers états de la langue et de la culture néerlandaises, y compris hors d'Europe, c'est-à-dire au Surinam et dans la Caraïbe. On ne saurait faire grief à la néerlandistique *extra muros* de négliger ce pan du monde néerlandophone, souvent ignoré des Néerlandais et des Flamands eux-mêmes. Mais pour l'attrait de la discipline auprès des étudiants, il serait bon de rappeler que le néerlandais, au même titre que l'espagnol, l'anglais, le français et les créoles qui en dérivent, est l'une des composantes hautes en couleur du grand *melting pot* caribéen.

Illustrer cette diversité culturelle et linguistique, telle est précisément la finalité d'un projet didactique international, *Dutch++*⁶, initié par les universités de Vienne et de Berlin (*Freie Universität*) et soutenu dans le cadre du programme européen *Life Long Learning*. Des établissements néerlandais et flamands y participent; est-il interdit de penser que des universités françaises pourraient elles aussi s'y associer?

UN ENSEIGNEMENT PLURILINGUE OU LE RETOUR DE L'AFRIKAANS

Partout où ils existent, les départements de langues scandinaves proposent à leurs étudiants l'apprentissage de trois ou quatre langues, et parfois plus: danois, suédois, norvégien (*bokmal* ou *ny-norsk*), sans oublier l'islandais ou le vieux norois. Cet «embarras du choix» n'a, que je sache, jamais détourné personne des études scandinaves. Les études néerlandaises pourraient s'en inspirer pour devenir, elles aussi, plurilingues. Au nom de quoi, en effet, refuser d'intégrer ce cousin d'Afrique australe longtemps snobé, ou plutôt répudié, l'afrikaans? L'unique langue germanique de l'hémisphère sud est non seulement, pour les linguistes, une source inestimable d'information sur l'état du néerlandais il y a près de quatre siècles et son évolution dans un environnement non européen, mais aussi le support d'une littérature jeune, brillante et multiculturelle, qui n'est en aucune manière la «chasse gardée» des anciens partisans de l'apartheid. Voici ce qu'écrit à ce sujet Georges Lory, journaliste et diplomate, traducteur notamment de Breyten Breytenbach, et probablement le meilleur connaisseur français de la société sud-africaine, de ses cultures et de ses langues:

«Le néerlandais était la langue officielle de la colonie du Cap jusqu'à la mainmise anglaise en 1806 et celle des républiques du Transvaal et de l'Orange jusqu'en 1902. L'afrikaans s'est développé comme un créole du néerlandais: simplification grammaticale, apport lexical du portugais, du malais et (un peu) du français. Codifié à la fin du XIX^e siècle, il devient langue officielle avec l'anglais en 1925. Il est aujourd'hui la langue maternelle de plus de six millions de personnes dont une courte majorité de métis et une langue de travail pour six autres millions de Sud-Africains et de Namibiens. Si l'anglais s'impose comme la langue dominante de la région, ce n'est encore la langue maternelle que d'une minorité de Sud-Africains (5 % de la population).

La littérature en langue afrikaans a pris son envol au début du XX^e siècle. Les travaux d'Eugène Marais sur les fourmis, par exemple, ont fortement «influencé» Maeterlinck⁷. Elle a gagné un public international dans les années 1970 avec André Brink et Breyten Breytenbach. (...) La vitalité de cette littérature s'exprime par le nombre croissant de jeunes écrivains. Les voix les plus fortes sont souvent féminines, notamment en poésie (Antjie Krog, Marlene van Niekerk, Ronelda Kamfer). Les deux premières poétesses citées sont d'origine afrikaner, la troisième est une femme «de couleur»: la littérature en afrikaans n'est donc nullement l'apanage d'une population blanche.⁸»

Cette littérature vivante, les éditeurs européens l'ont redécouverte depuis la fin du régime de l'apartheid et lui font désormais une large place. En revanche, l'enseignement supérieur reste presque partout fermé à la langue afrikaans et à ses expressions culturelles. Là où son enseignement existait autrefois (à l'*Universiteit van Amsterdam*, par exemple), il a disparu pour d'évidentes raisons politiques au plus tard dans les années 1970. À la Sorbonne, où j'étudiais le néerlandais à la même époque, le professeur Pierre Brachin, grand philologue curieux de toutes les langues germaniques, avait constitué dans son bureau une petite bibliothèque d'afrikaans dont il faisait profiter, pour ainsi dire sous le manteau, les étudiants assez fous pour braver l'opprobre qui s'attachait à une langue de racistes. Il y a en France d'excellents spécialistes d'afrikaans, qui exercent leurs talents hors de l'institution universitaire. Reconstruire ce qui a disparu exige toujours une longue patience; Laurent Philippe Réguer, maître de conférences à Paris 3, avait mis sur pied ces dernières années avec l'aide de l'ambassade d'Afrique du Sud un enseignement d'initiation à l'afrikaans⁹. Sa disparition prématurée en 2012 a mis un terme à cette initiative. Quoi qu'il en coûte, il faut reprendre le flambeau.

REPENSER LA STRUCTURE DES ÉTUDES : LEVER LES BARRIÈRES ENTRE L'ACADÉMIQUE ET LE PROFESSIONNEL

Comme dans d'autres pays, les études de langue étrangère connaissent, en France, deux grandes filières, l'une plus académique («langue, littérature et civilisation»), l'autre plus professionnalisante («langues étrangères appliquées»). Cette dernière, qui associe à la langue des formations en droit, gestion, économie, etc., paraissait ouvrir, lors de son introduction il y a un peu plus de trente ans, un large éventail de possibilités. J'ai moi-même participé autrefois à la mise en œuvre d'une telle formation à l'université de Paris 4. Le «néerlandais des affaires» semblait alors la clé du succès. Est-ce encore vrai aujourd'hui? Au vu des conditions posées par les entreprises néerlandaises dans leurs offres de stage, le «néerlandais des affaires» d'aujourd'hui s'appelle l'anglais.

Mais outre la question de l'adéquation de l'enseignement aux exigences du marché du travail, c'est surtout celle de son organisation même, de sa structure, qui se pose. Dans le cas d'une «petite» langue, c'est-à-dire enseignée chez nous à de faibles effectifs d'étudiants, une séparation stricte entre deux filières paraît plutôt contre-productive, en ce qu'elle constitue un éparpillement de l'enseignement, donc une déperdition de forces. Mais surtout, du point de vue des contenus, la distinction entre un enseignement littéraire et académique d'une part, et une formation pratique d'autre part, a perdu de sa pertinence. La remarque pourrait s'appliquer, sans doute, à tout enseignement de langue vivante, mais elle est particulièrement justifiée dans le cas du néerlandais. Si, depuis les années 1980, l'anglais n'a cessé de grignoter la place du néerlandais dans certains pans de la vie économique et sociale des Pays-Bas et de la Flandre, celui-ci, en revanche, a gardé toute sa vitalité en littérature, dans les arts de la scène et au cinéma, sans parler de la bande dessinée, qui connaît actuellement un regain de créativité salué par les professionnels et le public français. Ces divers modes d'expression pourraient être associés dans un enseignement rajeuni de la langue, toutes filières confondues. Durant la «quinzaine néerlandophone» de Lille 3, un collègue a brillamment montré que l'on pouvait tirer un cours de langue passionnant - et s'adressant à tout public - des textes de chansons de «cabaretiers» néerlandais et flamands. Et de même que les étudiants «praticiens» ne peuvent trouver que des avantages à un enseignement d'histoire, d'histoire de l'art ou de littérature, de même les «littéraires» pourraient faire indéniablement leur profit d'une initiation au système politique et à l'économie des pays dont ils étudient la langue et la culture. On pourrait aussi prendre appui sur des œuvres théâtrales, lyriques ou cinématographiques pour créer de nouvelles formations pratiques, telles que la traduction pour le sous-titrage ou le sur-titrage, comme c'est déjà le cas en Belgique.

Depuis les années 1990, la notion de «transfert culturel» s'est imposée comme l'un des principaux éléments de l'acte didactique. Il se trouve que les enseignants de néerlandais à l'étranger jouent aussi de longue date le rôle d'ambassadeurs culturels et y voient un élément crucial de leur mission, comme le rappelait une enquête récente¹⁰. On ne peut que les encourager à persévérer dans cette voie et à placer ce transfert culturel au cœur même de leur enseignement. Pour le reste, notre époque mondialisée est celle, non pas de l'uniformisation comme on aurait pu le penser, mais justement de la diversité. Source d'étonnement et de perplexité, la diversité est aussi créatrice de richesse. En s'ouvrant à cette diversité, l'enseignement du néerlandais à l'étranger (et notamment en France) ferait entendre une voix plus claire, peut-être plus séduisante, dans le concert des langues du monde.

Philippe Noble

Directeur du Réseau Franco-Néerlandais à Lille.

philippe.noble@univ-lille3.fr

Notes :

- 1 Voir *Septentrion*, XLII, n° 4, 2013, pp. 71-72.
- 2 Voir le présent numéro, pp. 85-86.
- 3 KEVIN ABSILLIS, JÜRGEN JASPERS et SARAH VAN HOOFF, *De manke usurpator. Over verkavelingvlaams* (L'Usurpateur boiteux. Au sujet du flamand des lotissements), Academia Press, Gand, 2012.
- 4 JANNEKE DIEPEVEEN & MATTHIAS HÜNING, «Tussentaal als onderwerp van (vreemde talen)onderwijs», (La Langue intermédiaire en tant qu'objet d'enseignement), in *Ons Erfdeel*, LVI, n° 4, 2013, pp. 82-89.
- 5 DÉSIRÉE SCHYNS & PHILIPPE NOBLE, «Neerlandofonie, pleidooi voor een transnationale en transcontinentale taal» (La Néerlandophonie, plaidoyer pour une langue transnationale et transcontinentale), in *Ons Erfdeel*, LI, n° 2, 2008, pp. 98-107.
- 6 *Dutch++*, plateforme d'environnement numérique d'apprentissage: <https://dutchplus.ned.univie.ac.at/>
- 7 On peut lire à ce sujet l'excellent ouvrage de DAVID VAN REYBROUCK, *Le Fléau* (titre original : *De Plaag*), traduit du néerlandais par Pierre-Marie Finkelstein, éditions Actes Sud, Babel, Arles, 2013.
- 8 Fragment d'une note inédite de GEORGES LORY, reproduite ici avec son autorisation.
- 9 Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 3, 2008, pp. 15-18.
- 10 LUT MISSINE, «Neerlandici in het buitenland. Onderzoekers, lesgevers, bruggenbouwers en culturele ambassadeurs ?» (Les Néerlandistes à l'étranger. Des chercheurs, des enseignants, des lanceurs de ponts, des ambassadeurs culturels ?), in *Ons Erfdeel*, LVI, n° 2, 2013, pp. 186-189.